

# Christiane Desroches-Noblecourt, *Sous le regard des Dieux*, Albin Michel, 2003, 380 pages, 22 €

Maïa Werth

DANS **ÉTUDES** 2003/10 Tome 399 , PAGES 413N À 430N  
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2003-10-page-413n?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Littérature

Mario VARGAS LLOSA

## *Le Paradis - un peu plus loin*

Traduit de l'espagnol (Pérou) par Albert Bensoussan. Gallimard, 2003, 534 pages, 25 €.

Cette double biographie, à la fois précise et imaginaire, entrelace les vies de Flora Tristan et Paul Gauguin qui ne se sont jamais rencontrés, puisque Flora mourut en 1844, quatre ans avant la naissance de Paul, dont elle était la grand-mère. L'art de l'écrivain est de transformer ces deux êtres, si dissemblables à travers tous les détails connus de leur existence, en personnages universels, chacun en quête, à sa manière, d'une vie plus large, plus libre, radicalement nouvelle. Flora Tristan a tenté de faire éclore un monde où la femme serait l'égale de l'homme, et les ouvriers des travailleurs délivrés de l'esclavage de patrons impitoyables. Elle parcourt la France, malade, infatigable, bravant les railleries des ouvriers, la vindicte des patrons, les menaces des autorités, l'hostilité des prêtres, prêchant dans les estaminets son idéal d'êtres humains enfin réunis dans les splendides « palais ouvriers » qu'elle décrivait à ses auditeurs avinés, au milieu des sarcasmes et des moqueries d'une société où les ouvriers des filatures travaillaient tant d'heures par jour pour des salaires de misère. Ces scènes terribles s'entremêlent à la peinture des îles Marquises où Gauguin s'enlise au milieu des bassesses de la Polynésie coloniale et des misères consécutives à sa tentative désespérée de devenir un être *libéré* de tous les liens de l'Occident, un véritable indigène, reniant lois, morale, religion, pour ne se vouer qu'à la Beauté (« comme d'entrer à la Trappe et de vivre seulement pour Dieu, mes frères »), une Beauté entièrement neuve, barbare, inconnue, issue de l'origine. Bouleversante évocation d'une quête unique où se dévoile, malgré toutes les apparences de l'échec, une soif mysté-

rieuse montant des profondeurs de ce qu'il faut bien nommer l'âme humaine, et que nulles ténèbres ne peuvent étouffer.

Jean Mambrino

## *Nouveaux contes populaires russes*

réunis par A. N. Afanassiev. Traduction de Lise Gruel-Apert. Maisonneuve & Larose, 2003, 342 pages, 27 €.

Alexandre Afanassiev réunit dans les années soixante du XIX<sup>e</sup> siècle un ensemble considérable de contes populaires glanés dans toute la Russie (près de six cents). Véritable somme, dont la même traductrice et le même éditeur avaient donné une première série (rééditée en 2000). Emule des frères Grimm, Afanassiev, dont on lira l'introduction à la 2<sup>e</sup> édition de son recueil, ne s'est pas contenté de recueillir tels quels les contes, il les a classés et leur a imposé un style soucieux de conserver de l'original toutes les tonalités, afin de les rendre lisibles par tous. Soixante-dix-neuf contes composent ce recueil, tous magnifiquement traduits et annotés, afin que le lecteur puisse saisir les nuances que le contexte appelle. Contes comme les enfants les aiment, ainsi que les passionnés de l'infini pouvoir de l'esprit humain d'inventer des histoires. De toutes sortes : contes d'animaux, contes merveilleux, épiques... tous témoignent d'une truculence et d'une rare fertilité. On s'amuse, on s'émerveille, on tremble sur trois pages. Le roman est là, saisi dans ses limbes : rapports à la nature omniprésente, magnifiquement décrite, aux autres ; conflits sociaux et psychologiques ; relation aux forces mystérieuses qui hantent nos jours et nos rêves... tout est présent, ramassé, réduit en de petites images bien frappées. Ces contes font partie d'un patrimoine qui ignore les frontières. Quelles limites imposer à l'imaginaire ?

Francis Wybrands

Jean HATZFELD

### *Une saison de machettes*

Seuil, 2003, 314 pages, 19 €.

L'auteur avait déjà écrit *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*. Il a cette fois recueilli le témoignage d'une bande de copains tueurs, jugés et condamnés dans la prison, pensant toutefois renouer... avec la vie civile – celle des cultivateurs des collines. Or, c'est bien l'horreur qu'ils disent encore – qu'ils disent enfin. Le lecteur sera vite convaincu, car le vocabulaire est là, tout au long: « tuer »; « tuer » encore, « tuerie », « couper », « coupage », « pillage »... Incroyable! Sont incroyables, surtout, la tranquillité, la banalité, le caractère ordinaire de tout cela... bien qu'il ait fallu commencer un jour. Mais que dit-on de ce commencement? « Dans les premiers jours, celui qui avait abattu des poulets, et surtout des chèvres, se trouvait avantagé; ça se comprend. » Et Dieu dans tout cela? s'est demandé – et demande – l'auteur. Toute la réponse n'est pas dans ces mots, mais ils sont là: « A force de bien tuer, de bien manger, de bien accaparer, on se sentait tellement gonflés d'importance qu'on se fichait bien de la présence de Dieu... On tuait même le dimanche sans s'en apercevoir. » Le plus extraordinaire, c'est la notion, en titre d'un chapitre, de « génocide de proximité », visant les « avoisinants ». En cela, sans doute, l'événement ne ressemble à rien de ce qu'on a connu ailleurs.

Jean-Yves Calvez

Jacques LAURANS

### *L'Avant-dernier jour*

Farrago/Léo Scheer, 2003, 120 pages, 14 €.

Une mère très âgée, aveugle, va bientôt disparaître. L'attente du vide à venir, la visite quotidienne à cette mère aimante et adorée, dans la chambre d'un foyer. C'est avec le regard et les mots que Jacques Laurans affronte la perspective d'une mort jamais nommée jusqu'aux dernières pages. « Toucher ce point extrême, pour

ouvrir les yeux. Voir, enfin, ce que nous sommes. » Voir, le mot revient comme un exorcisme, un apprentissage. C'est avec les yeux qu'il faut se battre contre l'instant de la disparition. Alors, Jacques Laurans s'interdit de raconter. Ni récit, ni journal, voici un livre « blanc », où chaque page ouvre d'abord un silence éblouissant. Comment dire la relation à la mère? Comment décrire « l'avant-dernier jour », le temps suspendu? « Ni progrès, ni devenir dans ce qui passe et qui revient chaque jour. Dans l'oubli du monde. » Mais le monde est là, qui appelle la douceur des mots les plus simples et la lueur des images apaisées. Délivré de la peur, le regard s'illumine d'innombrables présences, la vie renaît sans fin autour de la mère, qui s'éloigne, une vie plus réelle où chaque être, chaque chose trouve sa place: « Un grand feu dans la cheminée. On parle peu. Une petite communauté vivante se réchauffe et se souvient devant les flammes. » Ce qui s'éprouve ici, à travers l'angoisse de la perte, c'est le pouvoir de la poésie, le pouvoir de donner la vie à notre tour: « Plus tard, tout reviendra, tout renaîtra d'un coup, le soleil et les images d'enfance. » Au lieu du malheur redouté, la lumière. Au lieu de la séparation, la découverte de liens inattendus et neufs: « Un fil qui ne casse pas, qui tient comme un ressort de nerfs et de peau, plus solide que la raison; et qui se prolonge ailleurs dans le plus grand secret. » La vraie vie, enfin entrevue.

Jean Collet

Vladimir MAKANINE

### *Underground, ou Un héros de notre temps*

Roman traduit du russe par Christine Zeytounian-Belouis. Gallimard, 2002, 576 pages, 30 €.

*L'Underground* selon Makanine est une sous-société vivant dans les débris de l'URSS, où les intellectuels partagent la misère, la débrouille et la vodka de leurs contemporains, faute d'avoir réussi à rentabiliser leur dissidence. L'écrivain Pétrovitch, notre héros, est incontestable-

ment un *under*, dont les seules richesses sont sa machine à écrire – inutilisée depuis des lustres – et son précieux « moi », rempart contre le buldozer de la collectivité. Comme il n'a pas même de logis, cet inénarrable personnage fait office de gardien dans une cité délabrée, servant de confident à tous ceux qu'il croise dans les couloirs. L'humour si juste avec lequel il raconte leurs pitoyables efforts pour essayer de vivre, d'aimer, de penser, ferait presque oublier la gravité de ce qui se trame à travers lui. Où est l'âme si le crime ne pèse plus ? Quel est le sens de la vie sur terre si l'Enfer n'est plus que le Purgatoire blanc et chimique d'un hôpital psychiatrique ? C'est dans l'un d'eux que Pétrovitch vient voir son frère adoré, Vénia, ancien étudiant aux propos trop audacieux, réduit sans fracas à l'état d'enfance. Mais c'est la propre expérience de Pétrovitch dans l'hôpital qui lui révèle vraiment le revers effrayant de la comédie humaine qui se joue dans la cité. Les deux frères incarnent en fait deux visages de la très fragile conscience d'une génération déjà écrasée par les temps nouveaux. Générateur de rire et d'une sourde terreur, le chef-d'œuvre de Makanine égale sans conteste ceux de ses prédécesseurs et modèles, Lermontov d'abord, mais aussi Dostoïevski et Tchekhov. Il montre avec brio que la littérature russe n'a pas perdu son âme, elle, et peut encore jouer pleinement ce rôle unique : créer et faire vivre des icônes de l'humanité.

Agnès Passot

Edouard GLISSANT  
*Ormerod*

Roman. Gallimard, 2003, 362 pages,  
22,50 €.

Dense comme la racine enchevêtrée des sous-bois luxuriants du Piton de Flore, profond comme la ravine océanique de la Caraïbe, le roman d'Edouard Glissant offre une plongée abyssale dans l'histoire des Antilles. Tandis que le conteur immémorial saisit en un seul souffle la révolte des esclaves à Sainte-Lucie en 1793, le combat des Batoutos en

1940 et l'attentat de Grenade en 1983, l'auteur déploie son écriture florissante en un véritable acte de résistance : résistance à toute lecture intempestive, d'abord, qui ne prendrait pas la mesure du temps infini qui parcourt le roman de nos origines ; résistance à tout esprit de conquête, ensuite, qui voudrait soumettre la culture pacifique aux « lieux communs » de la pensée colonisatrice. Loin de la science historique qui ne fait qu'expliquer les guerres au lieu de les éviter, loin des « appareils du savoir » qui se contentent d'entasser la parole sur elle-même », Edouard Glissant évoque le mystère de l'identité créole, qui se glisse dans le silence du vent, s'immobilise dans la chaleur suffocante des anticyclones, et prophétise le grand cataclysme final. De Flore Gaillard à Nestor'o, les époques se mêlent dans le temps géologique, creusé par « la faille primordiale », symbole de l'unité originelle des peuples. Face à l'éternelle répétition de la Tragédie, l'auteur s'interroge : « Que signifiait ce peuple Batouto par son silence, au milieu de ce fracas où tant d'humanités d'aujourd'hui, qui se crient peuples de dieu ou peuples du droit ou peuples de la souffrance ou peuples de la vérité, se fracassent ainsi sans finir ? » Au cœur de cet « arc sans flèche », il disait que l'important n'est pas de comprendre, mais de partager le présent des « privilégiés infortunés, dont nous sommes tous, qui divaguent le monde ».

Estelle Gapp

Yasmina REZA

*Adam Haberberg*

Albin Michel, 2003, 176 pages, 15 €.

Avec ce bref roman, écrit comme d'un seul souffle, Yasmina Reza trouve son style de narration : sec, rapide, enlevé. Roman intérieur, où la romancière mêle le comique et la critique sociale, la morale et une certaine tendresse. Adam Haberberg est un écrivain de quarante-sept ans, en panne. Panne de santé : un œil mal irrigué. Panne de notoriété : son troisième livre a été un échec. Panne de tendresse familiale : épouse excédée, enfants qui

se dérobent. Et la perspective de perdre la vue rend, paradoxalement, Adam Haberberg extralucide : sur sa vie, son couple, ses relations, toute la société. Le voici, Adam, tassé sur une chaise du Jardin des Plantes, (in)occupé à contempler les autruches, entre dépression et désolation. Il ressasse, soliloque, maugrée, caresse ses bilans truqués. Il se lamente : il est lamentable. Soudain, cette femme au bout de l'escalier... Mais oui, c'est Marie-Thérèse Lyoc. Ils étaient au lycée ensemble, il y a trente ans. Elle était grise, elle l'est restée. Divorcée, habitant Viry-Châtillon, Marie-Thérèse invite Adam à venir dîner le soir même chez elle. Comment et pourquoi s'embarque-t-il dans cette galère ? C'est toute la question et tout le sujet de cette bizarre soirée dans la vie d'Adam Haberberg. Sans doute lui faut-il explorer à fond son angoisse et sa détestation de lui-même, et, peut-être, en venir à bout en refusant l'image que lui propose Marie-Thérèse. De cette grisaille, Yasmina Reza fait un récit féroce, lucide, sarcastique, brillant : c'est sa manière à elle de traiter de la douleur existentielle. L'écrivain pratique cette gaieté des vrais pessimistes. Adam Haberberg, antihéros pathétique, écrivain raté, mais non maudit. Raté, c'est-à-dire mauvais, aigri, vindicatif – et totalement seul. On ne l'a jamais rencontré en chair et en os, ni même vu à la télévision, car c'est un personnage de papier, mais on l'a souvent croisé. Yasmina Reza vient de lui donner ses lettres de noblesse en lui conférant le plus beau et le plus recherché des titres : *Adam Haberberg*.

Michèle Levaux

Jim HARRISON

### *En marge*

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Brice Matthieussent. Christian Bourgois, 2003, 466 pages, 25 €.

Jim Harrison, l'ogre du Michigan amoureux de la France et de la nature, livre ses Mémoires. Il les a intitulés *En marge*, « parce qu'il s'agit de la position adéquate et confortable pour un écrivain ».

C'est un livre de vagabondages où s'accablent les faits biographiques, réflexions, apartés, souvenirs cocasses ou poignants, dans un incessant va-et-vient entre Big Jim et Poor Little Jimmy, l'enfant dououreux. Des blessures sont nées des dépressions, des mois de rêve passés au fond des bois qui lui ont légué une sorte de « saudade » : la mélancolie d'un « lieu ou d'un sentiment de la vie irrémédiablement perdu ». Dans ces Mémoires – et non autobiographie, comme il le précise, puisque ses mots vigoureux se tournent sans cesse vers l'Autre –, on retrouve sans surprise les clichés de truculence qui ont fait sa réputation, ces « Sept obsessions » qu'il détaille dans la partie centrale entre « Débuts » et « Le Restant de la vie ». On découvre la *strip-tease* faisant bon ménage avec la religion (Harrison croit aux vertus de la prière), le désir de « rouler sa bosse » pour « se trouver » ou trouver un lieu à soi pour « se perdre » dans une Nature sauvage qui le sauve de l'étouffement et lui évite des dérapages irréparables. On découvre aussi un homme blessé, qui tempère certains moments de l'existence l'ayant marqué davantage qu'il ne l'énonce. Mais c'est essentiellement un écrivain qui parle et se confesse, qui revendique féroce un appétit de vivre et d'écrire. Du sang d'animal intempêtif coule dans les mots de cet homme qui traverse les festins, les vies multiples et les errances. Son écriture lui ressemble : brûlures, boules de colère, saveur furieuse et tendre à la fois, picaresque ou contemplative, impatiente ou réfléchie. Pour conclure sobrement : « Ma vie aurait pu être différente, mais ça n'a pas été le cas. »

Marie-Noëlle Campana

Edith VELMANS

### *Les Carnets d'Edith*

Phébus, 2003, 266 pages, 19,50 €.

L'histoire d'Edith Van Hessen, embarquée en pleine adolescence, à La Haye, dans l'horreur de la Shoah, pourrait être – si elle n'était, hélas, que trop réelle! – une parabole sur le mal. Voici une société heureuse, cultivée, comblée d'amour et

d'amitié, qui se retrouve, sans avoir jamais cru le pire possible, au centre de la plus inimaginable des tragédies. Que s'est-il passé ? Un parent d'Edith explique. « C'est comme le poison : si on l'absorbe de manière très progressive, en augmentant la quantité d'une goutte à la fois, le corps finit par s'y habituer. » Il s'agissait là d'antisémitisme, d'abord injecté par petites doses calculées et régulières, avant de porter la mort directement et au grand jour. Mais le mal, comme le soulignait Etty Hillesum, ne loge pas seulement dans un ennemi politique, social ou religieux, il nous doit à tous quelque chose et sait revêtir bien des atours pour s'insinuer dans des consciences assoupies... Prenons donc ici leçon de *vigilance*... En outre, l'histoire d'Edith est, en fin de compte, celle de la défaite du mal : on ne trouve ici ni haine, ni rancœur ; et l'on est émerveillé par la qualité des proches d'Edith : la dignité de ses parents, le courage de ses amis, l'étonnante force de ses parents adoptifs, accueillant chez eux une Juive alors même qu'ils étaient contraints d'héberger un officier nazi ! Quant à l'auteur de ces *Carnets*, son père la disait, avant la guerre, plutôt paresseuse, exclusivement concentrée sur « sa petite personne ». Quelle volonté pourtant, quelle abnégation et quelle maîtrise d'elle-même, le jour où ce fut nécessaire ! Plutôt que de faire chorus avec le pessimisme ambiant, il faut – envers et contre tout – croire en l'homme, et particulièrement en la jeunesse, souvent taxée de paresse, de futilité, d'égoïsme... Qui sait ce qu'elle ferait... le jour où ce serait nécessaire ?

Ariane Vuillard

Isabelle JAN

### *Divinités du tic*

En lisant Charles Dickens. Ed. du Rocher, 2003, 156 pages, 13 €.

Merveilleux Dickens, passionné de gamins, de rues, d'échoppes et de la ville, cette bête qui met bas des monstres. I. Jan commente superbement ce monde de blessures et d'humour : la famille de Dickens

« cultivait l'échec, mais jamais l'ennui » ; c'est le ressort d'une œuvre qui trouve la lumière dans les bas-fonds et une espérance incongrue dans l'infirmité et les sanies. « La proximité de l'enfance fait intimement partie de lui. » David Copperfield, le plus réaliste des héros enfantins, est son « double » (42), mais Olivier Twist, fils morganatique né dans la douleur et l'abandon, affronte la violence de Londres. Nicolas Nickleby complète la litanie d'enfants bâtarde, adultérins, infirmes (*friendless, nameless, unknown*) et martyrs de l'école. Quant aux « grandes personnes », elles oscillent entre la « franche rigolade » des contes chez M. Pickwick et la méchanceté de Mme Gamp, une sage-femme (« ivrognesse, paresseuse, menteuse, lâche et fourbe ») qui veille des mourants en buvant des pintes. L'art de Dickens est dans ces paradoxes à la poésie brutale (d'où ses « tics »), dans l'écriture du quiproquo qui, comme le maître et le valet, confond l'accouchement et l'enterrement, la noblesse et la vilénie, les jardins et les miasmes.

Pierre Mayol

Camille CLAUDEL

### *Correspondance*

Edition d'Anne Rivière et Bruno Gaudichon. Gallimard, 2003, 334 pages, 27,50 €.

Un bon nombre de lettres de Camille Claudel avaient déjà été publiées, notamment dans les correspondances entrecroisées et les commentaires et fac-similés du superbe catalogue de Reine-Marie Paris. Mais c'est un grand service rendu aux admirateurs de l'artiste par Anne Rivière et Bruno Gaudichon, auteurs, eux aussi, d'un beau catalogue raisonné, que le regroupement de tout le courrier connu, enrichi de nouvelles trouvailles comme le fonds Florence Jeans et les reliquats des archives des asiles psychiatriques (Ville-Evrard et Mondevergues). La patience et l'instinct des chercheurs ont été payants. Est-il besoin de dire qu'il s'agit d'une lecture poignante et navrante, à laquelle les illustrations (de la fière jeune fille à la

vieillesse chapeauté) apportent leur part de chagrin et de pitié? De l'ardente à l'amante et de l'implorante à la délirante, cette liasse de ses récriminations et de ses appels n'est qu'un cri progressivement étouffé.

Xavier Tilliette

## Sciences

Jean-Claude PECKER

*L'Univers exploré, peu à peu expliqué*

Odile Jacob, 2003, 336 pages, 27 €.

L'astrophysicien propose sa propre relecture de l'histoire de la cosmologie depuis l'Antiquité jusqu'aux nombreuses théories actuelles. Le propos est très clair, documenté généralement aux meilleures sources, comme l'atteste une riche bibliographie, en même temps que très abordable. La thèse de fond est aussi clairement revendiquée: la science se construit progressivement, à partir d'observations de plus en plus affinées d'une nature unique. Il marque nettement ses distances à l'égard des épistémologies « révolutionnaires » (Th. Kuhn, mais aussi J. Blamont et M. Serres). Cela ne signifie pas un progrès simplement linéaire: plusieurs courants se croisent, selon trois « types »: « pythagoricien » (harmonie des nombres), « platonicien » (recours à une « singularité », une « création »), « aristotélicien » enfin – le rationalisme dans lequel s'inscrit l'auteur. Un ouvrage important, qui ne manquera pas d'être discuté.

François Euvé

E. F. KELLER

*Le Siècle du gène*

Gallimard, 2003, 19 €.

Comme son titre l'indique, cet ouvrage décrit, depuis sa première apparition jusqu'à aujourd'hui, l'évolution du concept

de gène. Mais, d'une grande lucidité, il se livre en même temps à une certaine « déconstruction » et illustre les alternances d'espoirs, de certitudes et d'interrogations qui jalonnent la recherche scientifique. Au début, le gène était, dans les théories de l'hérédité, un mot purement théorique. La découverte, il y a cinquante ans, de la structure de l'ADN et celle, qui a suivi, du code génétique lui donnèrent un support concret, celui d'un élément d'ADN à la fois « entité structurale » se reproduisant (et assurant ainsi la stabilité et une dose nécessaire de mutations) et « entité fonctionnelle » engagée dans la production de la protéine, qu'elle code. Depuis, nous avons énormément appris sur les mécanismes cellulaires, mais, du coup, les concepts – « réductionnistes » – de gène et de programme génétique se sont considérablement compliqués (et même, pour celui de gène, dédoublés si l'on considère sa structure et sa fonction). De nombreux génomes sont actuellement « déchiffrés », mais on se rend compte que ceci ne suffit pas à la compréhension de la vie. Comme le dit F. Jacob dans une excellente préface, le tournant actuel de la biologie passe du réductionnisme à l'étude plus systématique des interactions cellulaires.

Alain Stahl

## Histoire

Christiane DESROCHES-NOBLECOURT

*Sous le regard des Dieux*

Albin Michel, 2003, 380 pages, 22 €.

Première femme pensionnaire du prestigieux Institut français d'archéologie orientale, résistante dès 1940, première femme conservatrice du département des Antiquités égyptiennes du Louvre, artisan de la sauvegarde des temples de Nubie sous l'égide de l'Unesco, Christiane Desroches-Noblecourt est une personnalité marquante. Dans ses entretiens avec Catherine David et Jean-Philippe de Tonnac, écrivains et journalistes, et avec son ancienne élève Isabelle Franco, cette

brillante scientifique livre une passionnante leçon d'égyptologie. Le livre a un double mérite. Il nous fait découvrir les parcours professionnel d'une femme dans un monde d'hommes : malgré les chaleureux hommages rendus par l'égyptologue à ses maîtres à penser, on devine les difficultés rencontrées par cette toute jeune femme, au milieu des années trente, pour pénétrer le monde très fermé des égyptologues. Christiane Desroches-Noblecourt décrit sa découverte des réserves égyptiennes du Louvre, sa première arrivée en Égypte, ses premiers chantiers de fouilles, offrant ainsi une évocation étonnamment vivante de l'Égypte pharaonique. Dotée d'un grand sens de la vulgarisation pédagogique, Christiane Desroches-Noblecourt expose les grands enjeux scientifiques qui ont présidé à l'essor de sa discipline durant les trois derniers quarts du  $xx^e$  siècle. Combinant une étude toujours très minutieuse des objets (l'auteur s'est particulièrement intéressée au mobilier funéraire), des textes (l'une de ses thèses est consacrée à la grammaire égyptienne) et des représentations, Christiane Desroches-Noblecourt explique comment elle est parvenue à bousculer les idées reçues dans un champ d'études peu ouvert aux remises en cause. Elle livre ainsi une compréhension fine des croyances religieuses égyptiennes et de leurs représentations symboliques, suscitant l'envie d'aller redécouvrir les chefs-d'œuvre égyptiens du Louvre décrits avec brio par cette grande dame « mordue par le scarabée du Nil ».

Maia Werth

Aldo SCHIAVONE

### *L'Histoire brisée*

*La Rome antique et l'Occident moderne.*

Traduit de l'italien par Jean et Geneviève Bouffartigue. Belin, 2003, 288 pages, 26 €.

Pourquoi la société antique, après le sommet atteint dans l'Empire de Rome, s'est-elle montrée incapable de se développer encore, pourquoi s'est-elle brisée, du moins en Occident, devant les migrations venues du Nord ? L'auteur avance

deux explications complémentaires : l'une sociale, la disparition déjà ancienne d'une population de travailleurs libres, cultivateurs ou artisans, suppléée par des esclaves conquis par les armées ; l'autre culturelle, conduisant à la prolifération de l'esclavage et marquée profondément par le rejet d'une valorisation du travail manuel et du progrès technique. On refuse les machines, que les esclaves compensent ; mais l'absence de mécanisation rend impossible un décalage comparable à ceux connus en Occident, depuis le Moyen-Age et la Renaissance. Sur la base d'une très large expérience historique et d'une relecture attentive des prédécesseurs – dont Marx ou Weber –, Schiavone entend montrer qu'une coupure radicale a eu lieu, que la société antique elle-même a engendrée. Des éléments d'héritage ont certes été repris plus tard, mais dans un tout autre monde, une tout autre structure. Dans des ouvrages dont plusieurs ont été traduits, Moses Finley – souvent cité ici et attaqué – attachait plus de poids à des transformations complexes ayant pu rattracher l'essor économique occidental aux réalisations antiques. L'historien anglais gardera sans doute des partisans, mais son confrère italien lui offre une vigoureuse contrepartie.

Pierre Vallin

### *Le voyage à Istanbul*

*Byzance - Constantinople - Istanbul. Voyage à la ville aux mille et un noms du Moyen-Age au  $xx^e$  siècle.* Edition établie par Alain Servantie. Ed. Complexe, Bruxelles, 2003, 588 pages, 24,90 €.

De la refondation par Constantin en 328 jusqu'à la veille de la première guerre mondiale, ce recueil présente 58 textes, de Strabon à Pierre Loti, en passant par Antoine Galland, Lady Montagu, Chateaubriand, Lamartine, Flaubert ou Gautier, et tant d'autres, plus anciens, moins connus. C'est une ville polyglotte : Constantinople, Byzance, Istanbul – de *eis tin polin*, « vers la ville ». Stamboul désignait la vieille ville, dont la « Sublime Porte » ou administration impériale, si

riche en ambassades. Ville assise en Europe, elle touche l'Asie. La prise de Constantinople (28 mai 1453) marque l'expiration des restes de l'Empire et confirme la Renaissance. La ville grandit, domine, grandit encore sur ses bazars sombres qu'elle ouvre aujourd'hui au dollar et aux touristes. L'introduction de l'éditeur, les notes, les annexes, les notices biographiques sur tant d'auteurs fascinés par la ville palimpseste, font de cette anthologie, littéralement, un *vademecum* du voyageur en marche vers l'Orient.

Pierre Mayol

Nicolas GERVAISE

### *Description historique du royaume de Macassar*

Introduction et notes de Jean-Pierre Duteil.  
Kimé, coll. Manuscrits retrouvés, 2003,  
134 pages, 17 €.

Que serait l'ethnologie sans les prêtres? N. Gervaise (env. 1660-1730), des Missions étrangères, part aux Indes-Orientales et apprend des langues, dont le thaï. Revenu à Paris, il est précepteur de deux princes du Royaume du Siam, dont l'ambassade, en 1686, à Versailles avait fait sensation. Malade, Gervaise écrit beaucoup, dont la *Description* d'après ses souvenirs et des témoins. Evêque, il vogue en Guyane, où il meurt massacré par les Caraïbes. Le livre est court; ses trois chapitres suivent l'ordre des récits de voyage des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles: situation du pays, mœurs et coutumes, religion(s). Ce sont d'abord les charmes fertiles de Macassar (archipel indonésien), faune, flore, forêts, rivières (les fruits, signe de l'abondance divine, fascinent le missionnaire), et la vie sociale du pays. Ensuite, les coutumes (artisanat, cueillette, chasse, pêche, habillement), l'éducation des enfants et le rôle des femmes. Il admire ces « peuples » intelligents, coquets et soigneux, quoique cruels à la guerre. Des récits lui découvrent les « anciennes idolâtries » anéanties par la « secte des Mahométans ». Ces vieilles traditions lui apprennent l'immortalité et la

transmigration des âmes, le culte des morts et leurs cérémonies, le tout mêlé à des « rêveries » astrales. Macassar connut l'Évangile (François Xavier), mais la Croix céda devant le Croissant des Mahométans de Sumatra. Introduit, annoté et réécrit, ce document fourmille d'informations sur des « peuplades » dont le raffinement étonnait, jusqu'aux dorures et à l'étiquette de Versailles.

Pierre Mayol

Florence HEYMANN

### *Le Crépuscule des lieux*

*Identités juives de Czernowitz*. Stock, 2003,  
442 pages, 22,50 €.

La force du livre de Florence Heymann est ancrée dans les témoignages des survivants de Czernowitz, ville juive de Bucovine ukrainienne décimée par les déportations soviétiques pendant la seconde guerre mondiale. Le regard patient de l'historienne, fouillant avec délicatesse les souvenirs, fait renaître la vie oubliée d'un des principaux berceaux de la culture yiddish en Europe de l'Est. Au fil de l'histoire, cette communauté juive a dû se modeler selon les goûts du pouvoir en place, subissant d'abord la germanisation (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les années d'or de la communauté), se pliant ensuite aux caprices de la puissance russe, puis roumaine. Malgré cette succession de dominations (Autriche, Russie, Roumanie), la communauté a su garder une vie propre. La vie spirituelle de Czernowitz est rythmée par les débats internes à la communauté: le sionisme militant s'oppose à l'antisionisme, les familles pratiquantes se disputent avec les libérales, les juifs ouverts sont critiqués par les intolérants. Cette diversité chatoyante qui jaillit des témoignages recueillis par l'historienne israélienne permet d'admirer la réussite d'une communauté qui ne peut être réduite à ses deux représentants les plus connus, Rose Ausländer et Paul Celan. Seule la barbarie viendra à bout de la vitalité juive de la ville de Czernowitz. Celle-ci s'éteint pendant la seconde guerre mondiale, lors des déportations imposées par les

Soviétiques, et malgré quelques départs chanceux vers la Palestine, soutenus par le gouvernement roumain après 1943. Le livre de Florence Heymann devient alors une voix nouvelle témoignant de la tragédie juive du xx<sup>e</sup> siècle.

Sebastian Maxim

Gérard NOIRIEL

### *Penser avec, penser contre*

*Itinéraire d'un historien.* Belin, 2003, 312 pages, 23 €.

Gérard Noiriel, à la fin de ce livre, décrit l'itinéraire d'un enfant et d'un adolescent en situation familiale et sociale difficile, puis le passage à la militance, l'adoption enfin, de nouveau difficile, du métier d'historien. Devenu une autorité pour l'histoire des situations d'immigration dans les sociétés contemporaines en Occident capitaliste, l'auteur continue à s'interroger sur le sens de sa recherche. Accompagner les personnes observées dans leur prise de parole certes, mais encore agir culturellement contre soi, se libérer en « intellectuel engagé » (selon la description ici donnée de la dernière option personnelle de Michel Foucault) des étroitesse de la position occupée. Cette éthique professionnelle appellerait à la formation d'une communauté historique capable de débattre utilement ; or, selon Noiriel, elle n'existe pas. A travers l'évocation d'une série d'auteurs avec lesquels – ou contre lesquels – il a cheminé, il décrit une situation où se manifesterait l'absence d'une réflexion théorique, d'une sagesse ou rationalité philosophique qui vienne aider la convergence des pratiques du métier. Trop souvent, au contraire, on constate une coupure entre les réflexions systématiques, tournant en quelque sorte à vide, et les pratiques historiques de terrain (tel serait le cas, par exemple, chez Michel de Certeau : p. 117). Dès lors, l'intervention des philosophes, en soi souhaitable, aggraverait plutôt la crise de l'institution historique. En fait, je pense que le langage de Noiriel suggère parfois trop une relation utilitaire entre le « métier » et les apports possibles

– concepts ou modèles de liaisons logiques – qui viendraient de la philosophie au service de l'historien. Tristesse que cela ne se produise pas assez ! D'autres passages du livre évoquent cependant plutôt l'image de soutiens mutuels espérés entre philosophes et historiens, aides qui seraient de l'ordre de la maturation de « styles », au niveau des éthiques et esthétiques, en écriture des récits d'histoire. Mais, évidemment, il est difficile d'apprécier la portée de tels compagnonnages, et plus encore de les programmer.

Pierre Vallin

## Sciences sociales

Daniel-Louis SEILER

### *Les Partis politiques en Occident*

*Sociologie historique du phénomène partisan.* Ellipses, 2003, 490 pages, 38 €.

Lourd volume, mais bien écrit, bien construit, autour de deux grands concepts, de « projet » d'une part, d'« organisation » de l'autre. Les partis tiennent des deux. Avec Ostrogorski, Duverger, on avait tendu à négliger le projet au profit de l'organisation. Seiler rétablit l'équilibre, et cela entraîne un notable enrichissement de la référence à l'histoire dans la considération des partis, très utile pour le lecteur d'aujourd'hui. Ce qui est le plus neuf dans le présent ouvrage, c'est la référence aux partis des pays de l'Est, en « transition » du socialisme « réel » au capitalisme libéral. Ces partis se rapprochent de plus en plus – et rapidement – de ceux d'Occident en général. La grande question qui parcourt le livre, c'est celle de l'avenir. Les partis ont été essentiels – quels que fussent leurs défauts – au système de démocratie représentative. L'opinion s'en éloigne aujourd'hui de plus en plus. Seront-ils encore là demain ? La démocratie représentative, du coup, sera-t-elle encore présente ? « D'autant, dit l'auteur, que le peuple n'incline pas spontanément ou nécessairement vers la

démocratie » (« Et le xx<sup>e</sup> siècle la vit accoucher du totalitarisme, son double monstrueux »). « On peut, poursuit Seiler, imaginer ce qui pourrait être un totalitarisme appuyé sur les techniques de contrôle électroniques actuelles et futures: le vidéototalitarisme, un néototalitarisme post-étatique et sociétal capable de surpasser ses devanciers... » Pour l'éviter, il n'est de moyen que de continuer à absorber la potion des « partis ». Potion amère, mauvaise « huile de foie de morue », mais il faut s'y attacher, cela demeure la seule garantie d'un minimum de démocratie. Je crois que nous sommes beaucoup à le comprendre. Avec réalisme.

Jean-Yves Calvez

Roberto PAPINI

### *Le Courage de la démocratie*

*Sturzo et l'Internationale populaire entre les deux guerres. Matériaux pour une histoire.*  
DDB, 2003, 302 pages, 24 €.

J'ai consacré une longue annexe, dans *Chrétiens penseurs du social* (Cerf, 2002), à la pensée de Don Sturzo. Je suis heureux de le retrouver ici dans une partie de son action: ce qu'il entreprend à Paris en fondant le Secrétariat International des Partis Démocratiques d'Inspiration Chrétienne à partir de 1925. Sur ce Secrétariat (il est peut-être excessif de le nommer une Internationale – l'est-il vraiment devenu?), l'information rassemblée dans le volume de R. Papini est fort neuve et demeurera précieuse. On réfléchit, au fil des pages et des événements, sur la signification de ce mouvement: il est fortement antitotalitaire (comme H. Arendt); est-il pour autant démocratique? G. de Rosa, pour sa part, souligne dans sa préface combien la figure de Surzo fut exceptionnelle « dans le panorama de la plupart des milieux sociaux-chrétiens, dont la conscience démocratique était fragile ». A vrai dire, on s'interroge, plus avant encore, sur le choix démocratique: est-il de même nature et de même niveau que le choix libéral (l'engagement pour les droits de l'homme et l'Etat de droit)? Dans bien

des études de pensée politique, distingue-t-on et précise-t-on suffisamment? Qu'on perçoive à plus d'un moment la question constitue une part de l'intérêt de celle-ci.

Jean-Yves Calvez

### Françoise MENGIN and Jean-Louis ROCCA (ed.) *Politics in China*

*Moving frontiers.* CERI, Palgrave, Macmillan, 2002, 258 pages.

*Etudes* rend rarement compte d'un ouvrage en langue étrangère. Celui-ci est à signaler, avec son caractère de précieuses. Voici de la recherche française de sinologie contemporaine publiée directement en anglais. Et pourquoi pas?... si l'on veut être lu à échelle universelle. L'ouvrage de F. Mengin et J.-L. Rocca contient une série d'études très contemporaines, en effet, sur les ouvriers chinois spécialement, en pleine restructuration – au delà du système étatiste antérieur aux « Réformes ». On est dans un monde vraiment hybride, ou bien de « transition ». Encore qu'il ne faille pas imaginer que la Chine suive tout simplement le chemin qu'ont suivi avant elle des économies occidentales: cette vue « fonctionnaliste/évolutionniste » serait simpliste, nous avertit Françoise Mengin dès l'introduction. Le meilleur, du coup, dans ce livre, est ce qu'il contient d'observation directe, d'interviews, sur le village, comme sur l'usine et sur la ville.

Jean-Yves Calvez

Gilbert ETIENNE

### *Le Développement à contre-courant*

Presses de Sciences Po, 2003,  
144 pages, 12 €.

Avec sa verve coutumière, le vieux professeur de Genève dissipe quelques évidences: ici, le lien entre le processus démocratique et la croissance économique. L'immense expérience de Gilbert Etienne, notamment dans les pays d'Asie, lui permet, à coups d'allusions omniprésentes, de

relativiser toutes les théories du développement qui apparaissent comme autant de cache-sexe pour les experts contraints par la formalisation de leur modèle économique. Une fois le livre refermé, que reste-t-il de ces philippiques? L'évidence des contradictions d'intérêts, moins entre le Nord et le Sud qu'entre les acteurs du Nord entre eux, et qui ne sont pas sans lien avec les contradictions internes de l'organisation interne des pays du Sud; l'exemple de la protection des produits agricoles en est le meilleur exemple. L'appel aux « élites dirigeantes », à la lutte contre la corruption, à une réorientation de l'action de l'Etat, à un renforcement des institutions judiciaires, est nécessaire... en attendant les responsables pugnaces qui, loin du cléricisme des technocrates, sauront s'appuyer sur une société civile éclairée.

Etienne Perrot

geants. La rupture finale intervint à l'occasion de l'acquisition de *Midi Libre*. Rollat avait commencé sa carrière dans le quotidien de Montpellier, et on lui fit croire qu'il pourrait y jouer un rôle important quand la direction du *Monde* engagea, avec son aide, les grandes manœuvres pour en prendre le contrôle. Une fois de plus, les promesses ne furent pas tenues, et d'autres responsables, peut-être plus dociles, furent choisis pour piloter le groupe de presse méridional. Tous ceux qui s'intéressent aux médias trouveront dans *Ma part du « Monde »* beaucoup d'informations et quelques révélations sur le fonctionnement interne du plus illustre de nos quotidiens. On souhaiterait que de semblables témoignages soient publiés sur d'autres titres de la presse française, car celle-ci n'aime pas communiquer sur elle-même.

Antoine de Tarlé

Alain ROLLAT

### *Ma part du « Monde »*

Ed. de Paris, 2003, 140 pages, 14 €.

Les nombreux observateurs de la crise morale que traverse la rédaction du *Monde* sont convaincus que le livre que vient de publier Alain Rollat a beaucoup plus marqué les esprits que l'ouvrage de Pierre Péan. L'auteur, en effet, est un vétéran du quotidien du soir, au sein duquel il a travaillé pendant vingt-quatre ans, de 1977 à 2001. Il a surtout joué un rôle important dans l'arrivée au pouvoir de Jean-Marie Colombani, dont il fut pendant longtemps un fidèle lieutenant. Aujourd'hui, Rollat est revenu de ses illusions et, après avoir pris sa retraite, il a rédigé ce petit essai ironique et amer. D'une plume alerte, il décrit les batailles de chefs impitoyables qui ont marqué les successions de Jacques Fauvet et d'André Fontaine, jusqu'à cette date fatidique de 1994 où la rédaction, épuisée par ces conflits et inquiète de la situation financière du journal, accepta de confier son sort au tandem Colombani-Pleynel. Très vite, l'honnête homme qu'est Alain Rollat déchantait en découvrant les méthodes des nouveaux diri-

Petr KOLAR

### *La Liberté d'abord*

Entretiens avec Josef Beránek. Cesta, 2003, 272 pages.

Petr Kolar a quitté son pays, la Tchécoslovaquie, en 1968, au moment où les chars soviétiques et les troupes du pacte de Varsovie l'envahissaient. Pour devenir jésuite, il a plongé dans le grand espace international, étudiant successivement en Autriche, en Allemagne, en France et aux Etats-Unis. C'est à Paris, au Centre Sèvres, qu'il a vécu une véritable « inculturation » dans notre pays. En 1990, après la chute du mur de Berlin, il rentre dans son pays et travaille principalement à la Radio tchèque. Son activité professionnelle est donc celle d'un journaliste qui a fait de longs séjours à *Radio-Vatican*. Son souci principal, marqué par les épreuves traversées, est au nom d'une foi bien enracinée, le respect de la liberté pour les personnes et dans les institutions. Son jugement sur l'Eglise de son pays est peu indulgent. Il a eu l'occasion de le dire plusieurs fois dans des articles d'*Études*. L'Eglise catholique tchèque est restée, selon lui, « sous la surface sécula-

risée, assez baroque et insouciant des évolutions de la société civile ». Il est vrai qu'elle a traversé, plus qu'aucune autre, des périodes dramatiques. Elle a été « protégée » par son lien trop étroit avec la monarchie austro-hongroise. Elle a mal vécu la période de l'indépendance qui a suivi la première guerre mondiale. Puis le pouvoir communiste a voulu l'éliminer du paysage avec une rare ténacité. Elle a échappé aux changements universels prônés par le concile Vatican II. Embastillés sur place, ses représentants n'ont pas pu se rendre à Rome. Pour P. Kolar, l'avenir de son pays est maintenant dans une Europe qu'il connaît mieux que d'autres de par son itinéraire de perpétuel mutant. Selon lui, les Tchèques n'ont pas encore fermement opté pour l'Europe, qui est pourtant leur « continent spirituel ». D'où les écartèlements actuels entre un passé équivoque, des survivances d'un communisme qui n'en finit pas de mourir et la difficulté d'inventer une vie propre à réenchanter un pays éprouvé par l'histoire.

Henri Madelin

Gérard CHALIAN

### *Mémoire de ma mémoire*

Julliard, 2003, 108 pages, 14 €.

Un petit livre bouleversant, où Gérard Chaliand a rassemblé des notes intimes rédigées au fil des jours depuis plus de vingt ans et qu'il nous adresse aujourd'hui comme un cri. Héritier d'un génocide dont la mémoire lui a été transmise par filiation, il ne peut plus garder pour lui ce qu'il portait comme un secret obscur : « Je suis bon gré mal gré héritier d'un peuple massacré, d'un pays à peu près aboli sur les cartes. » Un arrière-grand-père, chrétien, assassiné en 1855 sous le sultan Abdülhamid ; en 1915, en dix-huit mois, la moitié de la population arménienne liquidée, morte sans sépulture ; du côté paternel, sur neuf personnes, deux survivants... Survolant l'histoire de l'empire ottoman jusqu'à son démantèlement, Gérard Chaliand retrace, dans une succession de récits poignants, entrecoupés d'évo-

cations subjectives et d'élévations poétiques, les différentes étapes de l'anéantissement des Arméniens. A lire à petites doses, dans la méditation.

André Legouy

Pascal BONIFACE

### *Est-il permis de critiquer Israël ?*

Robert Laffont, 2003, 240 pages, 19 €.

Cet important ouvrage de sereine mise au point dans un débat malsain, conduit par des minorités extrémistes qui fabriquent une « judéophobie » qu'elles prétendent dénoncer, risque de ne pas bénéficier de la diffusion qu'il mérite (sept éditeurs ont refusé de le publier !). Si vous vous permettez de critiquer, si peu que ce soit, la politique de M. Ariel Sharon à l'encontre des Palestiniens, vous êtes un antisémite, ou un traître si vous êtes vous-même juif. Sans polémique, sans passion, Pascal Boniface analyse, à partir des prises de position et des déclarations des uns et des autres, comment le conflit israélo-palestinien a pu être importé en France et y déclencher effectivement, à la faveur de l'amalgame entretenu entre le soutien inconditionnel au gouvernement israélien et la protection des Juifs français, des réactions et des actes antisémites (que certains pompiers pyromanes ont osé comparer aux actions nazies et à la « nuit de cristal » !). Quoi qu'en pensent ou en disent certains milieux israéliens ou américains, la France d'aujourd'hui n'est pas antisémite, et il est probable que la plupart des Juifs français se reconnaissent davantage dans les propos de Théo Klein que dans ceux de Roger Cukierman. Au passage, Pascal Boniface remarque comment, dans l'opinion publique et donc dans les médias, le monde juif bénéficie en fait d'une attention privilégiée par rapport au monde musulman : deux poids, deux mesures. « La communauté musulmane est, sur le plan éditorial et intellectuel, prise à partie avec beaucoup plus de facilité et d'impunité que la communauté juive. » On ne voit guère, en France, dénoncer l'« islamophobie ».

André Legouy

# Philosophie

Maria BETTETINI

## *Petite histoire du mensonge*

Traduit de l'italien par Patricia Valensi.  
Hachette, 2003, 190 pages, 18 €.

Contrairement à un antique préjugé, il n'est pas sûr que nous désirions naturellement la vérité ; les multiples figures que peut prendre le mensonge, et dont ce livre trace à grands traits l'histoire, sont là pour en offrir les preuves. Le faux séduit plus que le vrai et les vérités, même les plus probables, sont plus facilement rejetées que les mensonges les plus gros. Comme si vivre dans le mensonge était une part essentielle de l'humaine condition. Mentir, en effet, ce n'est pas seulement falsifier en toute connaissance de cause la vérité, c'est aussi prendre de bonne foi pour vrai ce qui est faux et y croire « dur comme fer ». De Platon à nos jours, théologiens, philosophes, écrivains, hommes politiques se sont interrogés sur le mensonge ou l'ont pratiqué. C'est du rapport au langage, à la réalité, aux autres, à soi qu'il y va avec le mensonge, qui témoigne autant des ruses de l'intelligence que de la méchanceté, de l'innocence, de la naïveté ou de la politesse. Pour être courte, cette enquête n'en est pas moins riche de références multiples, d'analyses et d'aperçus pertinents. Bien traduit, agréable à lire, ce livre devrait retenir l'attention de tous les esprits en alerte.

Francis Wybrands

Gérard SIMON

## *Archéologie de la vision*

*L'optique, le corps, la peinture.* Seuil,  
coll. Des travaux, 2003, 296 pages, 23 €.

Philosophe, disciple de Bachelard, marqué par Foucault, l'auteur s'est très tôt intéressé à l'optique, discipline à la croisée des sciences, de l'art et de la philosophie. C'est une sorte de synthèse de

ses patientes recherches qu'il présente ici, dans un ouvrage érudit, mais qui reste largement abordable par le non-spécialiste. Le parcours va d'Aristote, le premier à mentionner l'« optique », à la « rupture cartésienne », dernière mutation qui fait accéder à l'âge moderne. Le point de départ est dans l'apparition d'une optique « géométrique » dans le monde grec, dont Ptolémée est un bon représentant. Un premier « renversement » est opéré au début du XI<sup>e</sup> siècle par le savant arabe Ibn al-Haytham (Alhazen) : passage des rayons « visuels » sortant de l'œil aux rayons « lumineux » y rentrant. Le second est le fait de Kepler (modèle purement optique de l'œil). On perçoit bien les fortes interférences entre ces recherches scientifiques et les conceptions de la perception, et donc de la relation de l'homme au monde, qu'elles s'expriment dans la peinture ou dans la réflexion philosophique. L'ouvrage se termine d'ailleurs par un débat avec Marcel Gauchet sur ce que peut apporter une histoire (« archéologique ») des sciences à l'histoire de la pensée.

François Euvé

Gilbert ROMEYER DHERBEY

## *Une trace infime d'encre pâle*

*Six études de littérature et de philosophie mêlées.* Encre marine (Fougères-La Versanne), 2003, 182 pages, 22 €.

Dans ce beau livre façonné à l'ancienne, l'auteur, historien de la philosophie, publie six articles littéraires, de La Bruyère à Céline. En philosophe, il observe leurs œuvres selon l'ordre d'une raison qui en organise l'ensemble. La « répétition » est le maître mot de l'auteur des *Caractères* : le présent « défaille » ; « tout est dit, et l'on vient trop tard » pour seulement « glaner après les anciens ». Mauvais temps que ce temps plein qui n'accueille plus l'imprévu, le *kairos* (« le temps quand il vient à temps »). La Bruyère ébauche trop tard des dessins de longtemp et meurt trop tôt, les temps non accomplis. Chez Balzac, « la chair se fait Verbe ». L'écriture, *verbum visibile*,

monte à l'assaut de tout, même des ruines, qu'elle recouvre de bénédictions. La longueur descriptive ouvre le silence des choses où dort la vie, que l'énorme roman hèle hors du tombeau sous la plume du « secrétaire de la Société » qu'est Balzac, ce génial greffier du temps présent. Aloysius Bertrand est, lui, un « miniaturiste » : chaque pièce de son *Gaspard de la Nuit* contient un « univers de possibles » grouillant de détails. Une poésie simple organise cette accumulation microcosmique de mots palpitants et translucides : plus que du poème en prose, Bertrand est l'inventeur de la « prose en poème », du concentré de récit. Nerval, plus labile, poursuit une Sylvie théâtrale et forestière, errant dans des rêves que seule la mort rejoint pour de vrai. En tête d'une armée de spectres, l'insolite Barbey d'Aurevilly, sang bleu ulcéré, pourfend le Moderne avec la vindicte d'un néophyte élégant et brillard. Quant à Céline, pour qui « la littérature, c'est de la mort », il siffle la fin de la récréation. Sa fascination de la mort (« Alors, thanato-graphie ou bio-graphie, l'écriture ? ») l'égaré dans la longue agonie du ressentiment.

Pierre Mayol

Robert VERON

### *Le Mal dans la tragédie grecque*

Maisonneuve & Larose,  
2003, 220 pages, 18 €.

La question du mal restera toujours d'actualité. L'intérêt de ce livre est de montrer que les Grecs, à la haute époque qui vît naître la tragédie, ont su mettre en scène et disséquer nombre de situations où le mal fait son œuvre. Rien de nouveau sous le soleil ? Pas sûr. Les situations changent, les dieux sont retournés dans leur Olympe, le désert ne cesse de croître, la technique, inhumaine par essence, n'en finit pas de trouver des solutions qui sautent allègrement par-dessus les questions éthiques. Relire les grands tragiques demeure une tâche nécessaire. C'est ce que propose cet essai à la sombre lumière du mal. Contrairement à aujourd'hui, dans

l'Antiquité le théâtre fut essentiel à la vie commune. Le peu de pièces qui ont survécu aux aléas du temps est là pour témoigner de la richesse des interrogations. Cet essai permet de circuler librement parmi toutes les figures que nous ont laissées les anciens auteurs tragiques. Figures étranges, lointaines et proches, dures et humaines, confrontées à des problèmes qui ne sont plus les nôtres, mais qui, cependant – miracle de la littérature –, posent des questions encore présentes. Nécessaire ou dû au hasard, faisant partie de l'ordre cosmique ou du désordre produit par les hommes, le mal est omniprésent chez les tragiques. Ce bel essai, bien mené, riche de références précises et utiles, permet de jeter quelque lumière sur l'une des énigmes auxquelles l'homme demeurera toujours confronté.

Francis Wybrands

AVERROËS

### *L'Islam et la raison*

*Anthologie de textes juridiques, théologiques et politiques.* Traduction de Marc Geoffroy, précédée de *Pour Averroès*, par Alain de Libera. GF/Flammarion, 2000, 226 pages, 7 €.

À côté des commentaires d'Aristote composés par Averroès, nous sont parvenues des œuvres originales, dont l'une, *Traité décisif*, est une très remarquable démonstration de l'accord entre la philosophie et la religion, fondée sur des arguments inspirés de la Révélation elle-même. Cette œuvre sera suivie d'un autre opuscule, *Dévoilement des méthodes de démonstration (Kachf)*, qui présente un exposé acceptable par les philosophes de la théologie musulmane. Une troisième œuvre s'inscrit dans le conflit entre les théologiens *mutakallimîn* et les philosophes. En effet, Ghazali avait composé un ouvrage exposant les thèses des philosophes arabes, le *Maqâsid al-Falâsifa*, les « intentions des philosophes », avant de montrer, à partir de là, « l'incohérence des philosophes » (*Tahâfut al-Falâsifa*). C'est ce dernier ouvrage que va critiquer Averroès pour en montrer l'inanité. Sa réfutation

aura pour titre *L'Incohérence de l'Incohérence (Tahâfut al-Tahâfut)*. Ces trois œuvres, qui n'ont pas été connues des Latins au Moyen-Age, sont l'occasion de la publication de l'excellent ouvrage que proposent Marc Geoffroy, traducteur et annotateur, et Alain de Libera, préfacier. Ils avaient déjà présenté dans la même collection le *Discours décisif* (traduction, avec introduction et notes du *Fasl al-Maqâl* du même Averroès). Ils réunissent ici des textes choisis dans le but de montrer comment la foi non seulement ne s'oppose pas à la raison, mais au contraire trouve en elle sa meilleure alliée. *Discours décisif* démontrait l'existence de l'accord entre la foi et la raison, et la nécessité de la philosophie. Dans *Dévoilement*, Averroès va exposer rationnellement les grandes questions et les grandes lignes de la théologie musulmane, en s'appuyant sur la philosophie. Marc Geoffroy propose ici des textes illustrant la méthode de réfutation suivie par Averroès. De la réfutation de Ghazali, Geoffroy retiendra deux passages pour illustrer quels doivent être le rôle et la place du philosophe dans la cité. Les traductions sont annotées; elles sont suivies d'une bibliographie bien présentée, d'un glossaire utile pour préciser et clarifier les termes et les notions; suivent enfin une chronologie, qui couvre deux siècles et demi, et une carte de l'Espagne musulmane. Bref, une excellente introduction à la période de grand épanouissement de la pensée philosophique arabe dans l'Occident musulman.

Jacques Langhade

C'est d'abord en exégète du Nouveau Testament que François Vouga aborde la question qui fait le sujet principal de son livre : la très grande diversité des courants chrétiens au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Autrement dit, il lit cette diversité jusque dans les querelles qui souvent la concrétisent un peu rudement, à travers les différents évangiles, d'abord Matthieu et l'œuvre lucanienne, puis à travers l'œuvre de Paul, pour en venir à l'évangile de Jean. Mais l'originalité de son propos tient, à notre sens, au souci de marquer chaque étape de résonances historiques, avec notamment « l'Eglise vaudoise avant la Réforme », à la suite de son étude de *Matthieu*, ou des questions posées par Luther au sujet de l'universalisme et de la catholicité à propos de Paul. Ainsi, s'appuyant sur ses compétences d'exégète néo-testamentaire, F. Vouga centre son étude sur ce qui fait le cœur de la Réforme, avec notamment la question de la prédestination, ouvrant naturellement à la question cruciale de l'œcuménisme aujourd'hui. Sans mettre le moins du monde en doute la compétence ni même le point de vue protestant de l'auteur, nous nous permettrons ici une remarque en forme de regret : étant donné l'ampleur du sujet, du 1<sup>er</sup> siècle à aujourd'hui, étant donné le foisonnement de ce 1<sup>er</sup> siècle chrétien comme la complexité des questions qui ont fini, à partir du xv<sup>e</sup> siècle, par couper la chrétienté occidentale en deux parties longtemps irréconciliables, il ne nous paraît pas abusif de constater la trop grande et donc décevante brièveté des 96 pages de cet ouvrage intelligent.

Pierre Gibert

## Questions religieuses

François VOUGA

### *Querelles fondatrices*

*Eglises des premiers temps et d'aujourd'hui.*  
Suivi de *Résonances* par Gérard Delteil. Labor et Fides, Genève, 2003, 96 pages, 16 €.

AMBROISE DE MILAN

### *Sur la mort de son frère*

Traduction de Michèle Bonnot.  
Introduction, notes et guide thématique de Denis Marianelli. Migne, coll. Les Pères dans la foi, 2002, 136 pages, 14 €.

Les deux discours réunis sous ce titre ont été composés par Ambroise après la mort de son frère (378), auquel le liait une

profonde affection. Le premier exprime le désarroi et la douleur de l'évêque de Milan, dont le cœur blessé s'en remet cependant à la foi dans la vie à venir. Le second, plus apaisé, est une profonde méditation sur la mort et la résurrection; Ambroise y rassemble les arguments qui ouvrent au croyant le chemin de la véritable consolation au cœur de son épreuve. Deux beaux textes, où résonnent tour à tour la souffrance d'un homme et la profondeur de son espérance chrétienne.

Michel Fédou

Jean-Claude LARCHET

### *Saint Maxime le Confesseur (580-662)*

Cerf, coll. Initiations aux Pères de l'Église, 2003, 288 pages, 25 €.

Auteur de plusieurs publications sur Maxime le Confesseur, Jean-Claude Larchet nous donne ici un ouvrage de synthèse sur les œuvres et la doctrine de ce Père grec. Il présente successivement chaque écrit de Maxime, puis expose les principaux thèmes de sa pensée, en soulignant, entre autres, l'importance de sa contribution à la christologie. On ne peut que recommander un tel livre; il fournit les éléments essentiels d'une initiation à un auteur particulièrement difficile, et rendra également service à des enseignants et chercheurs par la richesse de ses références bibliographiques.

Michel Fédou

Joseph DORÉ

### *La Grâce de croire*

I. *La Révélation*. Ed. de l'Atelier, 2003, 208 pages, 18 €.

Joseph Doré, aujourd'hui archevêque de Strasbourg, n'oublie ni sa vocation, ni sa responsabilité de théologien. Il présente aujourd'hui le premier tome d'un rassemblement de contributions diverses

écrites pour des revues théologiques, soit de type scientifique, soit de nature pastorale. Une longue introduction souligne l'intention systématique de la construction proposée en trois volets: la révélation, la foi, la théologie. S'il ne s'agit pas à proprement parler d'une dogmatique, c'est bien d'une théologie fondamentale structurée qu'il s'agit, région doctrinale qui a fait dans le passé l'objet d'une préoccupation privilégiée du théologien. Ce premier tome donne en quatre temps une théologie de la révélation, à partir du commentaire de la Constitution conciliaire de Vatican II, *Dei Verbum*, en passant en revue les trois médiations institutionnelles que sont l'Écriture, la tradition et le magistère. Il n'oublie pas les médiations symboliques et pratiques que sont les sacrements. Très soucieux des conditions et de la difficulté de la transmission de la foi, l'auteur achève son livre par une réflexion approfondie sur le rapport entre foi et culture dans l'histoire et dans notre actualité. Cette première *Grâce de croire* se recommande par la qualité de l'expérience théologique qu'elle récapitule sur des sujets centraux et peut rendre de grands services. Signalons cependant une petite difficulté: la présentation éditoriale du livre et ses introductions didactiques sont orientées vers une présentation pastorale et vise un large public, alors que la couleur des textes les plus importants demeure assez technique et fait une place importante aux réflexions méthodologiques. Mais cette tension ne devrait pas décourager le lecteur. Souhaitons que le volume trouve le large public qu'il mérite et qu'il ne décevra pas.

Bernard Sesboüé

John Henry NEWMAN

### *Apologia pro vita sua*

Traduction de L. Michelin-Delimoges, revue et corrigée par M. Durand et P. Veyriras. Présenté et annoté par M. Nédoncelle. Liminaire du cardinal Jean Honoré. Ad Solem, Genève, 2003, XIII + 574 pages, 52 €.

Cette nouvelle édition de l'*Apologia pro vita sua* de John Henry Newman (1801-

1890) vient combler un manque durement ressenti par tous les amis de ce grand théologien et spirituel anglais. Le livre fut écrit en 1864 pour réfuter l'accusation de duplicité et de mensonge dirigée par le romancier et historien anglais Charles Kingsley contre Newman, à qui ses anciens coreligionnaires anglicans n'avaient jamais pardonné d'avoir rallié l'Eglise catholique romaine en 1845. Rédigée par Newman en moins de deux mois, au prix d'un effort surhumain, l'*Apologia* trace l'évolution de sa pensée religieuse, depuis son enfance jusqu'à sa « conversion » (pour utiliser son propre langage) à l'âge de 44 ans, en insistant sur la continuité et la cohérence de cette évolution. Dans un dernier chapitre, l'auteur règle brillamment ses comptes avec un certain nombre d'adversaires contemporains, tant catholiques que protestants. Enfin, sans être une histoire du « Mouvement d'Oxford », dont Newman fut l'acteur principal, le livre contient aussi maints détails sur ce chapitre passionnant de l'histoire religieuse de l'Angleterre. Récit dense et émouvant, écrit par l'un des grands maîtres de la langue anglaise, l'*Apologia pro vita sua* est une des fortes autobiographies intellectuelles de tous les temps, et une porte d'entrée essentielle dans l'œuvre de Newman. La traduction de L. Michelin-Delimosges date de 1939; elle est ici revue et corrigée par Michel Durand et Paul Veyriras, deux anglicistes spécialisés dans la traduction de Newman. Nous possédons enfin, grâce à eux, une traduction fiable de l'*Apologia*. De plus, ce volume reproduit l'excellente introduction de Maurice Nédoncelle à l'édition Desclée de Brouwer de 1966 (tome V des *Textes Newmaniens*) et l'ensemble de ses notes précieuses. Une « note liminaire » du cardinal Jean Honoré permet au lecteur français de mieux saisir les enjeux spécifiquement théologiques et ecclésiologiques de l'œuvre.

Keith Beaumont

Jacques MAÎTRE, Guy MICHELAT (dir.)

### *Religion et sexualité*

L'Harmattan, 2002, 264 pages, 21,35 €.

Ce texte est la transcription du colloque de l'Association française de sciences sociales des religions (4 et 5 février 2002). Dix-huit personnes ont pris la parole : des historiens et des sociologues, mais pas de théologiens ni de psychanalystes. Il y fut question surtout de la religion catholique et des Français. Il y eut une concordance des exposés pour insister sur l'écart actuel, de plus en plus grand, entre la morale de l'Eglise sur la sexualité et la conduite réelle des croyants comme des incroyants. Le discours ecclésial soutient que la finalité première de la sexualité est, selon la loi dite naturelle, la procréation et que le plaisir partagé n'est qu'une conséquence – et non un but – de la rencontre sexuelle. Au contraire, pour beaucoup, et spécialement pour les jeunes, l'enjeu premier est d'instaurer d'abord une vie de couple, et la naissance des enfants ne peut advenir que plus tard, si l'entente affective et sexuelle, devenue durable et solide, a pu déterminer un engagement réciproque. C'est ainsi que prennent place contraception, IVG, onanisme conjugal, rapports avant le mariage, puis aide médicale à la procréation (en France, le CECOS) et, éventuellement, le préservatif comme protection contre le sida. Chaque fois, l'enjeu est d'avancer ensemble vers un engagement amoureux, de sorte qu'un jour le passage à la parentalité devienne à la fois possible et voulu. Autrement dit, le choix éthique de la fidélité conjugale est soumis à l'imprévisible de l'événementiel et à l'altérité du désir de l'autre. L'enseignement de l'Eglise est tout autre : pour l'éthique sexuelle, il n'est question que de licite et d'illicite, à la fois immuable et universel ; par exemple, la norme qui condamne la contraception « n'admet, dit Jean Paul II, aucune exception ; aucune circonstance personnelle ou sociale n'a jamais pu, ne peut et ne pourra justifier un tel acte » (p. 225). Bref, la casuistique n'a droit à aucune place en ce domaine. Ce colloque fait le constat de cet écart et s'en contente. Il ne propose aucune recherche pour surmonter ce conflit, comme si la sexualité humaine était de soi inmaîtrisable, subversive et hors sens.

Philippe Julien

Marcel BERNOS

***Femmes et gens d'Église  
dans la France classique  
(XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)***

Cerf, 2003, 404 pages, 33 €.

Recomposant une longue suite de travaux, l'historien aixois offre une synthèse méthodiquement construite, en fonction des divers états de vie, des diverses situations, après avoir donné une vue des jugements plus généraux rencontrés chez les clercs au sujet des femmes. L'ensemble des documents analysés – il s'agit surtout d'œuvres éditées – permet de donner une image plutôt positive des attitudes cléricales concernant la vie féminine. Des jugements négatifs portant sur les comportements de la femme, chez les moralistes et les conseillers des confesseurs, ont d'ailleurs leur contrepartie analogue concernant le sexe masculin. Les clercs ne se sont pas compromis pour donner un plus large accès des jeunes filles à la culture écrite. Ils prêchent la soumission, ou du moins pensent que les femmes doivent bénéficier d'une direction masculine. Les pages de Bernos sur le mariage sont particulièrement éclairantes, complémentaires de la partie correspondante de l'ouvrage d'Agnès Walch, *La Spiritualité conjugale dans le catholicisme français, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles* (Cerf, 2002; cf. *Études*, juillet-août 2002, p. 136), paru un peu auparavant. J'ajoute qu'un prédicateur « féministe » mériterait une longue visite: le capucin Augustin de Narbonne (ou Narbone), pour ses 21 panégyriques, *Les Saintes ou la sainteté des femmes*, livre paru à Toulouse en 1700, sans connaître à vrai dire un durable succès.

Pierre Vallin

Yves LABBÉ

***Dieu contre le mal***

*Un chemin de théologie philosophique.*  
Cerf, coll. Philosophie et théologie, 2003,  
254 pages, 29 €.

Dans cet ouvrage rigoureusement construit, l'auteur entend proposer un

parcours systématique dans le champ de la « théologie philosophique » ou de la « théodicée », selon l'appellation de ces disciples dont il ne manque pas de justifier l'usage par rapport à son projet. Cinq interrogations (autant de chapitres) structurent les parcours: Pourquoi voulons-nous Dieu? D'où pouvons-nous parler de Dieu et le dire? Qu'est-ce qui nous permet d'affirmer Dieu? Que dirons-nous encore de Dieu? Comment avons-nous discoursé de Dieu? Le troisième chapitre est particulièrement central, avec son affirmation de trois voies: Dieu comme Don en son actualité même, Ipséité inconditionnée, Liberté absolue – des voies précisément articulées, dans une attention permanente à la question du mal. Le mal (sous ses déterminations de servitude, mort et souffrance) est intrinsèque à cette approche, « compagnon de route vers Dieu » (159). Ce qui ne cesse de se présenter comme « une pensée de l'excès de Dieu » (237) est lié à l'espérance face au mal. Outre la richesse du développement, il convient de signaler des positions fermes et précieuses, d'un point de vue épistémologique, quant à la manière de penser le statut de la discipline ici engagée; ainsi des objections fréquentes sont-elles judicieusement discutées et récusées. Le christianisme n'a pas à être mis à l'écart: le discours philosophique proposé reconnaît sa dette envers la révélation trinitaire, qui ne saurait se diluer dans un monothéisme indifférencié. L'auteur reconnaît, à juste titre, que son projet serait inconcevable si la présence de Dieu dans la philosophie lui « était apparue radicalement étrangère à sa présentation dans la religion » (112). Il faut aller alors jusqu'à cette thèse dernière qui a beaucoup de force, selon laquelle c'est la philosophie entière qui est engagée quand elle accepte de penser Dieu; elle est affectée par une requête qui devient constitutive de sa nature et de son orientation, la déportant hors d'un imaginaire neutralisé.

Henri Laux